

## LA SOUL ET LE FUNK

*Lorsque la sensualité rejoint l'affirmation sociale*

**Warning Soul & Funk : vibrations positives et sensuelles garanties, hautement inflammables.**



Amorcées précédemment par l'abolition de l'esclavage, les années 60 signent aux US une période faste pour la communauté black américaine. L'art afro-américain s'affirme et s'épanouit, après avoir été longtemps considéré à tort comme une culture de seconde zone. "Fierté noire" à l'honneur, le peuple Noir se pose en héros sur la toile (la fameuse blaxploitation), témoigne de son époque en littérature et devient partie prenante de la scène musicale. Résultats : les foules se déchaînent sur les rythmes entraînants de la Soul & du Funk. La black power generation est en marche.

Les années 1960 aux États-Unis font partie d'une période particulièrement charnière et révélatrice pour les noirs-américains. C'est l'exaltation culturelle de toute la communauté. La légitimité socio-culturelle est alors en marche et les afro-américains commencent à véritablement exister. Mais rappelons tout de même qu'à cette époque-là, comme à tant d'autres, la situation n'est pas facile. Malgré les quelques reconnaissances qui furent accordées aux Noirs aux États-Unis comme l'abolition de l'esclavage ou le Mouvement des droits civiques... , la communauté afro-américaine demeure un groupe social en marge, qui peine à affirmer sa légitimité dans toutes les sphères de la société. Les lynchages policiers s'enchaînent, l'accès à l'emploi est compromis à cause de préjugés racistes et la violence fait rage dans les ghettos et à travers le pays tout entier.



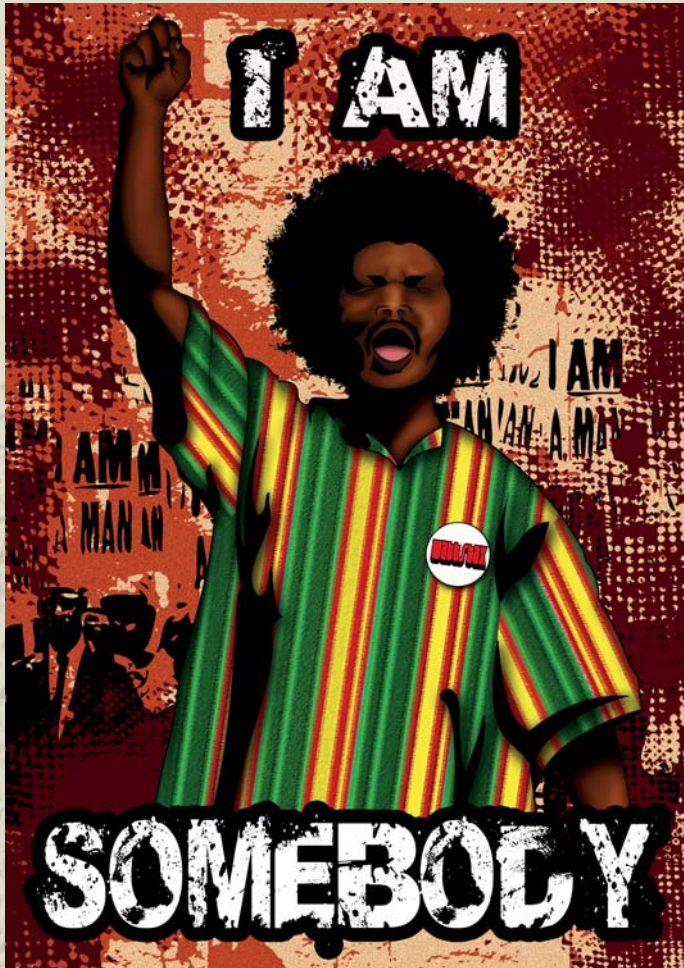
Pour exemple de ces conditions de vie encore très difficiles, les émeutes de 1965 à Los Angeles. La colère des afro-américains y est à son apogée. Elle se traduit notamment par des incendies quasi-systématiques à l'égard des bâtiments appartenant aux

Blancs, ou dans les ghettos eux-mêmes. Les gangs s'affrontent et la majorité de la population noire américaine est au chômage. Le pays voit s'installer la déception généralisée de toute une partie d'une communauté qui ne croit plus réellement en l'émancipation des Noirs aux États-Unis, par l'absence d'amélioration des conditions de vie et les préjugés encore très présents.

C'est à ce carrefour entre l'exclusion et l'affirmation des noirs-américains que la création artistique entre en scène, et qu'elle atteint par le fait toute sa détermination socio-culturelle. L'Art, quel qu'il soit, sert alors à affirmer la place de toute une communauté, comme s'il devenait révélateur du groupe dont il est "issu". Au même titre que les sportifs afro-américains aux États-Unis, les artistes portent la lutte pour la reconnaissance et la légitimité sociale des Noirs en eux-mêmes. Leurs actions et leurs créations en résultent inévitablement.

La musique est un outil d'émancipation à part entière. Elle est un bon moyen pour "se faire entendre" au même titre que les manifestations contestataires ou les discours politiques et idéologiques. Elle permet un rassemblement collectif, non plus autour de la colère ou de la déception mais fédère à travers elle une dimension festive et pacifiste. En 1973, et en hommage à la sinistre période désenchantée de 1965, le festival de Wattstax est organisé (un film du même nom, réalisé par Mel Stuart, en est tiré). Plus de 100 000 noirs-américains se retrouvent alors au Colisée de Los Angeles pour faire entendre leurs voix et leurs idées et donner à leur rassemblement collectif une dimension positive.

Sentant que la population afro-américaine est encore très ébranlée et que la désillusion est une réalité trop présente pour avancer, Jesse Jackson, un révérend proche de Martin Luther King, militant pour les droits civiques et également le premier afro-américain à avoir été candidat à la présidence des États-Unis, participe à l'organisation du festival. Le but est alors de rassembler une communauté en perte de repères et d'affirmer, ensemble, toute la portée de la notion de "fierté noire". L'idée principale étant que, pour que des changements politiques, sociaux ou économiques profonds s'opèrent, les noirs-américains doivent s'affirmer en tant que "peuple" à part entière. Les membres de cette communauté cherchent à prendre conscience de là où ils se trouvent, de leur histoire et de ce qu'ils vont en faire. Le festival de Wattstax participe à cette quête identitaire,



il est organisé par les Noirs, et pour les Noirs. Il est nécessaire de citer Jesse Jackson, dans son discours d'ouverture, pour comprendre la portée symbolique et idéologique de cette grande manifestation culturelle : "C'est un nouveau jour, c'est un jour de conscience pour les Noirs, c'est un jour où les Noirs s'occupent des affaires des Noirs. Aujourd'hui, nous sommes réunis, nous sommes unifiés, sous un commun accord, car nous sommes ensemble, nous avons du pouvoir, et nous pouvons prendre des décisions (...) Aujourd'hui, nous avons au programme du Gospel, du Rythm'n'blues et du Jazz. Ce ne sont que des appellations, on sait que la musique, c'est la musique. Tout notre peuple a une âme, notre expérience détermine la texture, le goût et le son de notre âme. On vit peut-être dans le taudis, mais le taudis ne vit pas en nous, ou peut-être en prison, mais la prison n'est pas en nous (...). C'est pourquoi, je vous mets maintenant au défi de vous lever tous, de lever le poing, et de réciter notre litanie noire nationale (...) : I AM SOMEBODY". Cette dernière phrase est ensuite scandée par le public tout entier, levant le poing, et hurlant à qui veut bien l'entendre qu'ils sont véritablement "quelqu'un", qu'ils sont là et qu'ils ne comptent plus se laisser dire le contraire. La scène est d'une intensité incroyable... Le "black power" est en marche, et s'accomplit notamment par la musique. Les plus grands musiciens afro-américains viennent enflammer la scène du festival, tels qu'Albert King, Carla Thomas, Eddie Floyd, The Staple Singers, The Soul Children, les Bar-kays ou

alors Isaac Hayes, qui vient clore plus de six heures de concert, interprétant langoureusement le thème d'un film mythique de la blaxploitation : *Shaft* ; Tout un symbole.

Mais, hormis Wattstax, la musique est un véritable moteur d'affirmation de la culture afro-américaine - par les thèmes évoqués, les rythmes, l'importance accordée au rapport au corps, par la danse notamment - mais aussi un moyen de faire connaître cette culture au plus grand nombre. Dans les années 70, la commercialisation des créations culturelles se généralise et, dans le domaine musical, les producteurs et les artistes noirs américains savent en tirer parti. Si le Blues et le Gospel combattaient à leur façon, l'esclavage et le système qui y était lié, la Soul et le Funk combattent l'injustice et la marginalisation sociale qu'a entraînée la ségrégation raciale. Au sein d'une société qui peine à accepter les noirs-américains comme êtres pensants agissant librement, la musique participe à la fierté et au pouvoir que commence à se construire une population qui refuse avec force l'exclusion et le rabaissement socioculturel permanent.

La Soul, qui débarque à partir des années 1950 aux US, est un retour aux sources de la musique noire-américaine, tirant son inspiration du Rythm'n'blues et du Gospel. La force émotive qui est transmise tient presque du sacré. Comme dans les negro spirituals, l'intensité et le rassemblement collectif sont de mise. Mais la tradition du Gospel est clairement laïcisée, notamment par les thèmes profanes scandés par les Soulmen, tels que l'attraction sexuelle, le rapport particulier au corps, la sensualité et la danse... ou encore les positionnements contre l'injustice sociale. La diffusion culturelle tient une place importante dans l'univers de la Soul. Les producteurs veulent en effet offrir une musique noire "abordable" et "commercialisable" au public blanc. Une sorte de démocratisation et d'élargissement culturel. Il n'est alors plus question de *race records* (de "musique raciale").

Deux maisons de disques s'imposent dans les années 60-70, et encore actuellement, par leur accompagnement de certaines des plus grandes stars du R&B, du Hip-hop ou de la "Neo-soul".

Stax, tout d'abord, (fondée à Memphis en 1958, fermée en 1975 et réouverte en 2007), s'impose comme révélatrice de la "Southern soul", dite aussi "Deep Soul" (en référence au "Sud profond" des États-Unis). Les artistes qu'accompagne ce label ne sont d'autres qu'Otis Redding, Rufus Thomas, Booker T. & the M.G.'s, Isaac Hayes, Albert King, et bien d'autres... La musique de Stax est habitée et intense, issue du Blues et du Gospel, inscrite dans la tradition afro-américaine. Si Otis Redding entérine la popularité de la maison de disque, sa mort en 1967, annonce la fin de l'étendue culturelle et commerciale de cette dernière. Isaac Hayes, pour sa part, révolutionne incontestablement le "son Stax", par son expérimentation sonore et rythmique. Il ralentit le tempo de ses morceaux, accentue la présence du duo basse/batterie et affirme allègrement la sensualité de la musique noire. Il redéfinit alors les bases musicales de toute la Soul music. C'est un visionnaire, et ses créations en sont la plus belle des



## LA SOUL ET LE FUNK



Lorsque la sensualité rejoint l'affirmation sociale



définitions. Il représente, entraînant avec lui Stax records, tout ce que le Funk a de "groove" et de déconstruit, sans se défaire un seul instant de son identité Soul et Rythm'n'blues.

En concurrence directe, la compagnie Motown, véritable usine à tubes est fondée en 1959 à Détroit. Son objectif principal ? "Faire danser le public", et rassembler les noirs et les blancs autour de la musique, selon son fondateur, Berry Gordy. L'accessibilité du "son Motown" vient de l'influence pop présente dans les morceaux produits. Mais la culture musicale afro-américaine n'est pas en reste, notamment par la présence de chœurs ou de claquements de mains, directement inspirés du Gospel. Motown voit défiler les plus grands soulmen des États-Unis. Pour ne citer qu'eux : The Temptation, Diana Ross & The Supremes, les Jackson Five, Michael Jackson, Edwin Starr, Marvin Gaye ou encore Stevie Wonder.

Mais Stax records et Motown ne sont pas les seules garantes de la Soul music, certains artistes issus d'autres labels l'incarnent avec profondeur et succès. Ray Charles, tout d'abord. C'est dans

deux de ses titres d'albums que le nom de Soul apparaît pour la première fois : dans *Soul* (1958) et *Soul Meeting* (1961). Cet artiste à la voix rocailleuse et entraînante fut aussi le premier musicien noir à être écouté par des Blancs. Ses morceaux sont désormais mythiques, tels que *Hit a road Jack*, *I get a woman* ou encore *What'd I say*. Ray Charles est l'une des plus grandes célébrités de la Soul music. Sam Cooke ensuite, venu du Gospel. Il s'en éloigne pour se faire connaître auprès du grand public par des ballades soul, romantiques et sensuelles. *You send me* demeure son plus grand succès. Mais n'oublions pas les autres titres interprétés par ce crooner invétéré, tels que *A change is gonna come*, *Bring it on home to me*, *Your always on my mind* ou encore, en 1957, sa version du célèbre *Summertime*. Par son aura et son charisme, Sam Cooke est devenu l'un des artistes noirs les plus populaires qui soient et, bien que mort très jeune - à 33 ans -, il a véritablement marqué son époque et toutes celles qui suivent. N'oublions pas Nina Simone, bouleversante lorsqu'elle dénonce les ravages de la ségrégation raciale avec *Strange Fruit*, ou lorsqu'elle transporte le public en interprétant de sa voix grave

## LA SOUL ET LE FUNK

Lorsque la sensualité rejoint l'affirmation sociale

des classiques du genre, tels que *Feeling Good*, *Don't Let Me Be Misunderstood* ou encore *Ain't got no*, de la comédie musicale *Hair* ; Ni la majestueuse Aretha Franklin et son engagement plein d'espoir pour que la jeunesse noire croit en elle-même avec son morceau *Young, Gifted and Black*, ses chansons d'amour désenchantées et profondes, telles que *Respect*, *I say a little prayer*, *Don't play that song*, ou *Don't let me misunderstand*, et son appel à la liberté avec son morceau *Think*.

En 1960, la Soul music explose véritablement. Mais elle commence à "s'essouffler" lorsqu'elle voit apparaître des rythmes plus syncopés et entraînants que les créations qu'elle propose, notamment sous l'impulsion d'un certain... James Brown. C'est l'arrivée du Funk, qui se caractérise par la prédominance rythmique des instruments (guitare, basse, batterie). Comme beaucoup de styles musicaux noirs-américains dont le Jazz, le Funk trouve ses origines à la Nouvelle-Orléans, où l'importance du rythme est fondamentale depuis très longtemps, notamment par la pratique des Brass Band, encore très présents actuellement. Les musiciens y construisent une œuvre collective évolutive autour de la section rythmique, les vocalistes et les instrumentistes s'insérant à volonté au sein de ce type de groupes. Mais le Funk n'est pas seulement une musique rythmique, festive et entraînante. Il n'est pas rare d'y retrouver des paroles défendant avec ferveur les Noirs-américains et portant la thématique de leurs difficiles conditions de vie comme un étendard. James Brown produit par exemple un morceau au titre évocateur : *I am black and I am proud*. Le Funk est porté par le cinéma, les artistes issus de ce style - et de la Soul - participent dans les années 1970 aux bandes originales des films de la Blaxploitation.

Mais le public blanc fait véritablement connaissance avec le Funk lorsqu'arrive le disco, qui reprend les bases rythmiques de cette dernière pour y ajouter des sonorités pop. Les deux styles s'enrichissent mutuellement et créent un nouvel ensemble musical, le "disco-funk". Ce style particulier peut être

illustré par l'album "Off the Wall" de Michael Jackson, en 1979, un véritable classique du genre. Des groupes noirs américains s'imposent rapidement comme des références en la matière, tels que les désormais mythiques Kool & the Gang ou Earth, Wind and Fire, qui popularisent le Funk et lui permettent d'investir la culture musicale des États-Unis. Le Funk est évolutif. On retrouve en effet du Jazz-Funk ou alors le psychédélique P-Funk, abréviation des groupes Parliament et Funkadelic, ou alors l'Afrobeat, style contestataire africain, initié par Fela Kuti, directement inspiré du Funk. Les DJ des années 70 reprennent aussi sur leurs tables de mixage des classiques du genre. On trouve par exemple un sample de *Good Times* du groupe Chic, dans le morceau *Rapper Delight* de Sugarhill Gang, en 1980, ou alors *Brazilian Rhyme (Beijo)* d'Earth, Wind & Fire, dans le titre *Girls Love the Way he spins* de Grandmaster Flash. Les exemples s'enchaînent. Il en est de même pour la Soul. Si ce style décline considérablement avec l'arrivée du Disco et du Funk, bon nombre de morceaux de cette époque sont samplés par les rappeurs. Ainsi *I want you back* des Jackson Five, que l'on se retrouve partiellement dans *Freelance* de Grandmaster Flash, ou, le désormais mythique *Walk on by* d'Isaac Hayes, au sein du morceau *Everything is gonna be alright* de Sounds of Blackness. Les DJ's, de la naissance du hip-hop, aux rappeurs d'aujourd'hui, tous réactualisent la Soul et le Funk et offrent un second souffle à une culture musicale sans laquelle ils ne seraient rien.

Soul ou Funk, les musiciens et chanteurs noirs américains développent et exaltent toute l'âme et la fierté noire qu'ils ont à exprimer. Leur histoire, leur corps et leur cœur guident leurs notes, leurs rythmes et leurs chants. C'est au sein de cette culture élargie que les artistes piochent sans cesse, au fil des époques, et constituent du même coup leur propre identité, musicale ou idéologique. La musique afro-américaine est en perpétuel mouvement. Les styles et les époques communiquent, s'influencent, se mélangent et s'enrichissent.

Texte : Aude BÉLIVEAU - Illustrations : Lucien

